



HAL
open science

“ Nouvelles du paradis : la Polynésie et la caricature du tourisme. Touriste de bananes (Georges Simenon), La Tête coupable (Romain Gary), Paradise News (David Lodge) ”

Odile Gannier

► **To cite this version:**

Odile Gannier. “ Nouvelles du paradis : la Polynésie et la caricature du tourisme. Touriste de bananes (Georges Simenon), La Tête coupable (Romain Gary), Paradise News (David Lodge) ”. Pierre Frustier (dir.). Les Identités insulaires face au tourisme, Siloë, pp.64-71, 2007, 978-2-354290-06-1. <hal-03271703>

HAL Id: hal-03271703

<https://hal.science/hal-03271703v1>

Submitted on 26 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0 - Attribution - Non-commercial use - ShareAlike - International License

« **Nouvelles du paradis : la Polynésie et la caricature du tourisme.**
Touriste de bananes (Georges Simenon), *La Tête coupable* (Romain Gary), *Paradise*
News (David Lodge) »

Odile GANNIER,
Université Côte d'Azur, CTEL

Touriste de bananes. [...] C'est une expression à nous pour désigner certains passagers qui partent pour les îles avec l'idée d'y vivre une vie naturelle, loin du monde, sans souci d'argent, en se nourrissant de bananes et de noix de coco... [...] Il y en a quelques-uns du même calibre à chaque bateau... Ils ont tout juste de quoi arriver là-bas... Ils chercheront une hutte abandonnée par les indigènes et ils s'y installeront. Puis, dans quelques mois, anémiés, malades, ils se présenteront à la police ou à leur consul pour se faire rapatrier...¹

Voilà brossé par Simenon le paradoxe du mirage polynésien.

La Polynésie est en effet une destination touristique des plus typique, pour des générations de sédentaires frustrés de soleil, de vie facile, avec les ingrédients obligés des dépliants touristiques. Tahiti tente de se conformer aux canons – on oublie, comme déplacé ou inconvenant, l'envers de l'image.^[65]

Cependant, les efforts des îles du Pacifique en matière d'accueil du touriste passent aussi par la création d'images nouvelles : le touriste doit pouvoir venir en Polynésie pour connaître la culture *ma'ohi*. Mais peut-il vraiment croiser l'altérité ? Lui offre-t-on réellement un accès à cette culture ou n'est-il pas, souvent, installé dans un décor de carton-pâte, conçu pour représenter ce qu'il avait imaginé ?

Une certaine littérature au second degré met en scène cette différence entre l'Idée et son ombre : Romain Gary dans *la Tête coupable*, Simenon, dans *Touriste de bananes*, David Lodge dans *Paradise News (Nouvelles du paradis)*, s'amuse à démonter pièce par pièce les clichés dont le touriste croit pouvoir jouir : l'humour ou le désenchantement fissurent l'édifice construit par les opérateurs de voyages. Gary et Simenon situent leur action à Tahiti, Lodge à Hawaii, l'argument se rejoignant sur l'image des îles du Pacifique, pour un séjour à durée limitée ou un projet de nouvelle vie sous les Tropiques. Simenon peint la trajectoire d'un jeune homme, qui croyant s'évader à Tahiti, voit son rêve tourner en un irréparable fiasco. Gary se place du côté de Cohn, personnage interlope qui s'avère finalement le réalisateur de la bombe thermonucléaire expérimentée à Mururoa, tout le roman étant fondé sur le thème du mensonge, de la mascarade et du faux-semblant généralisé. Lodge brosse la caricature du voyage organisé d'un groupe de Britanniques, échantillons représentatifs des attitudes touristiques. Les romans donnent un écho distancié de la réalité, souvent sur le mode du sarcasme. La littérature exotique est si riche en stéréotypes que les *topoi* s'offrent d'eux-mêmes à la déconstruction.

Îles d'illusion

Simenon reporter relate son voyage dans un article de 1935 :

Colloque La Roche-sur-Yon, 1^{er}-2 juin 2006 ; Pierre Frustier (dir.), *Les Identités insulaires face au tourisme*, La-Roche-sur-Yon, éditions Siloë, 2007, pp. 64-71. L'article a été légèrement modifié et la bibliographie restituée. NB : l'Université Nice Sophia Antipolis est devenue entre-temps Université Côte d'Azur.

¹ Simenon, *Touristes de bananes*, Paris, Gallimard, 1938, « Folio », 1997, p. 18. Robert James Fletcher, en 1923, affirmait : « Il y a quelques Yankees qui sont venus pour vivre la vie simple, se nourrir de noix de coco et se vêtir d'un paréo. Les moustiques auront tôt fait de guérir la plupart d'entre eux en quelques semaines ; ceux qui leur résistent offriront plus tard quelques rares cas d'Européens souffrant d'éléphantiasis. » (*Isles of Illusion*, 1923, tr. fr. *Lettres des mers du Sud*, par Nicole Tisserand, Paris, Minerve, 1989, p. 245).

Mais Tahiti ? Car, enfin, il y a Tahiti, que Pierre Loti a chantée comme la plus belle île du monde, que les Américains considèrent comme le paradis terrestre (et, pourtant, il ne leur appartient pas !) [...] Tahiti et les Tahitiens, les Tahitiennes... Le Tahiti de Cook, de Bougainville, Tahiti des guitares et des fleurs dans les cheveux, des paréos et des danses au clair de lune... le Tahiti des poissons multicolores et des pirogues à balancier, de la vie molle et béate sous un ciel toujours clément...

Tahiti enfin vers lequel tous les milliardaires blasés s'acheminent, alléchés, dès qu'ils ont fait construire un yacht...²

Entre le rêve et la réalité naît une tension difficilement supportable pour le touriste. Le plus crédule est certes supposé s'en douter : la carte postale n'est pas la réplique fidèle du réel.

En 1912, R. J. Fletcher partit dans le Pacifique, nourri de lectures de Stevenson et de Loti. L'image livresque que lui proposaient les Mers du Sud est contredite par ses lettres, rassemblées sous le titre *Isles of Illusion*. Fletcher n'est pas dupe :

Mon vieux, je ne te donnerais pas trois semaines pour en avoir plein le dos des charmantes îles qu'a jamais baignées la mer. J'ai lu ce qu'ont écrit les touristes de paquebots sur les Nouvelles-Hébrides ; des descriptions enthousiastes – beauté merveilleuse, etc. (un lot d'épithètes). Grand merci. Je les connais, vos îles³.

Le professeur Sheldrake, dans *Nouvelles du paradis*, vient étudier ce tourisme particulier :

La visite des lieux touristiques n'est pas un véritable argument de vente pour les voyages balnéaires en pays lointains : l'île Maurice, les Seychelles, les Caraïbes, Hawaï. Regardez ça... [...] C'était une photo en couleurs représentant une plage tropicale – mer et ciel d'un bleu éclatant, sable blanc aveuglant, avec un peu plus loin, quelques silhouettes humaines nonchalantes étendues à l'ombre d'un palmier vert. [...] Elles sont toutes pareilles, ces brochures⁴. [66]

La confirmation de cette théorie est fournie par le narrateur à la plage :

J'ai retroussé le bas de mon pantalon comme tout bon Britannique au bord de la mer, et j'ai barboté quelque temps au bord de l'océan. L'eau était chaude et trouble. Des bouts de papier et des déchets en plastique clapotaient contre le sable rugueux. [...] Tout le monde ou presque était bien sûr en maillot de bain, ce qui n'avantageait guère les vieux ou les obèses⁵.

En filigrane, l'habitude de longues expositions au soleil est supposée avoir déclenché chez sa tante, installée à Hawaï, le cancer dont elle se meurt. Avant le départ, les touristes se voient proposer des films publicitaires pour les îles voisines, plus conformes au *topos* érémitique... Gerbault, déjà, dans les années 30-40, déplorait le nombre de « yachts » à côté de son voilier : il ne supportait pas de ne pas être le seul « *popaa* » sur Bora-Bora et déplorait, dans *Un paradis se meurt*⁶, l'invasion « occidentale », le métissage réel et symbolique qui détruit l'authentique culture polynésienne.

Les trois romans prennent le contre-pied des rêves stéréotypés, sur le mode ironique, le lecteur complice devant saisir, derrière les remarques apparemment anodines, la formidable mystification dont les touristes sont les jouets, eux qui rêvent à la fois de désert et d'animation. Mais bien sûr, plus la destination est prisée, moins les plages sont conformes à cette image minimale : de l'eau calme, de longues étendues de sable blanc, des cocotiers... Sur Tahiti, la plupart des plages sont de sable noir. Quant aux cocotiers, Gary les déprécie dans un faux élan poétique :

² Georges Simenon, « Tahiti ou les gangsters dans l'archipel des amours », *Mes Apprentissages*, Paris, Omnibus, 2001, p. 520.

³ R. J. Fletcher, *Lettres des mers du Sud*, p. 126.

⁴ David Lodge, *Paradise News*, 1991, tr. fr. *Nouvelles du paradis*, par Maurice & Yvonne Couturier, Paris, Rivages, 1992, « Rivages Poche », 1994, p. 105-106.

⁵ *Ibid.*, p. 210.

⁶ Alain Gerbault, *Un paradis se meurt*, [1949], Paris, Hoëbeke, 1994.

les couronnes de métal placées autour des troncs pour protéger les noix de coco contre les rats s'entourèrent d'une aube argentée...⁷

Chez Lodge, le « *Waikiki Coconut Grove* » (« Cocoteraie de Waikiki ») est une

tour blanche en béton, avec sa façade criblée de milliers d'alvéoles toutes semblables en guise de fenêtres.

« Où sont les cocotiers ? [...] »

– Je ne sais pas. Dee prétend qu'ils ont dû les arracher pour construire l'hôtel⁸. »

Quant à l'apprenti insulaire, Donadieu, il arrive à Papeete, comme Simenon lui-même, sous une pluie torrentielle. « Les passagers se retrouvaient, riant jaune », devant un spectacle à l'exotisme fort décevant, regardant

ce que l'on pouvait voir de Papeete : des pilotis formant quai, des bâtiments couverts de tôle ondulée et deux ou trois cents personnes, vêtues à l'européenne, marquant le pas sous des parapluies⁹.

Car en fonction de l'argent dépensé et de l'investissement fantasmagique, le touriste – ou le voyageur – attendent comme une obligation de résultat : le rêve, le paradis, et un environnement plus ou moins désert dans lequel ils pourront jouer à Robinson.

Pourquoi ce terme péjoratif *touriste de bananes*, appliqué à ceux qui, comme lui, rêvaient de se fondre dans la nature, de vivre en tête en tête avec elle et avec elle seule, en renonçant aux commodités de la civilisation ?¹⁰

Mais il faut affronter la réalité : vivre en homme-nature n'est pas facile : la pêche ne réussit pas bien aux néophytes, surtout à ceux qui ignorent quels poissons sont atteints de la ciguatera. Donadieu va sombrer doucement.

Et qu'est-ce qu'elle vous fait, la nature ? Elle vous couvre de boutons, vous donne des coliques ! Parlez-moi de la nature ! Non ! Ce sont des choses qu'on peut raconter à Paris, mais pas ici, où nous en voyons défiler des centaines comme vous¹¹. [67]

Les pulsions du touriste véritable ne relèvent cependant pas nécessairement du mythe de Robinson¹², car le villégiateur sur la plage songe à se dénuder et surtout à ne rien faire, dans un hôtel les pieds dans l'eau : attitude diamétralement inverse de celle de Crusoé, chaudement vêtu, le dos tourné à la mer, s'activant sans relâche à recréer la civilisation.

En fait l'image peut être formée de plusieurs manières : essentiellement les récits des précédents voyageurs, les clichés circulant dans la mémoire collective (jusque dans les conversations dans le bateau ou l'avion) ou encore les représentations forgées par les illusionnistes du voyage organisé. L'effort majeur de l'entrepreneur de tourisme est de rester aussi fidèle que possible à l'image universellement répandue.

Ce que je demande de tel ou tel endroit, c'est le charme ; mais je suis sûr que ce charme n'existe pas dans la réalité. Tandis qu'à feuilleter agréablement des bouquins et consulter des cartes en compagnie d'un copain, on goûte à la perfection tout le charme, et gratis. Et l'on n'éprouve nulle déception. Si je m'étais contenté de lire Stevenson, je croirais encore au charme paradisiaque d'un récif corallin et d'un cocotier. Or, l'un pue comme la halle aux poissons et vous fait de sales déchirures dans un bateau qui coûte cher ; l'autre représente le centième d'une tonne de copra – qui pue également¹³.

⁷ Romain Gary, *La Tête coupable*, Paris, Gallimard, 1968 [éd. déf., 1980], « Folio », 2000, p. 59.

⁸ D. Lodge, *Nouvelles du Paradis*, p. 181.

⁹ G. Simenon, *Touriste de bananes*, p. 26.

¹⁰ *Ibid.*, p. 37.

¹¹ *Ibid.*, p. 117.

¹² Jean-Didier Urbain, *Sur la plage. Mœurs et coutumes balnéaires (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Payot, 1994, « pbp », *passim*.

¹³ R. J. Fletcher, *Lettres des Mers du Sud*, p. 98.

Toute l'affaire est en effet de forger un mythe assez résistant pour que la réalité ne l'égratigne pas trop, ou au moins d'adoucir l'épreuve de la différence entre les idées préconçues et le réel. Comme le souligne malicieusement D. Lodge dans *Paradise News* – dont le titre semble faire écho à *Paradise Lost* de Milton –, l'image du paradis est à l'œuvre dans ces îles. Un personnage du roman, le professeur Sheldrake, collectionne les brochures touristiques pour y observer la stratégie des opérateurs, en récoltant toutes les expressions qu'il trouve accolées au mot paradis.

Fleuriste du Paradis, l'Or du Paradis, les Emballages du Paradis, la Cave du Paradis, le Couvreur du Paradis, Meubles d'occasion du Paradis, Service de Dératisation et de Destruction des Termites du Paradis... [...] À en croire sa théorie, la simple répétition du mot « paradis » parvient à opérer une sorte de lavage de cerveau chez les touristes qui finissent par croire qu'ils sont bel et bien au paradis, en dépit du contraste entre la réalité et l'archétype¹⁴.

Dans sa quête du paradis commercial, il reçoit l'aide éclairée de Bernard, curé défroqué.

Dans *La Tête coupable* (1968), Romain Gary montre comment fonctionne la mise en scène touristique, à travers le personnage de Bizien, directeur de l'agence Tourisme Grand Sud.

Bizien se consacrait surtout à Tahiti. L'homme des villes polluées rêvait de l'Éden et de l'innocence retrouvés et la Polynésie était à la veille d'un boom touristique prodigieux. Malheureusement, les séjours de plus de cinq jours tout compris au paradis terrestre posaient aux agences de voyages de véritables casse-tête. L'île ne tenait pas les promesses de son mythe dans le monde. Les vahinés faisaient de leur mieux, mais l'âge moyen de la majorité des visiteurs se situait autour de soixante-cinq ans et les « heures enchanteresses sur le sable blanc au clair de lune », dont parlaient discrètement les dépliants, se heurtaient là à certaines limites¹⁵. [68]

Car outre la plage et le soleil, les touristes viennent aussi chercher le fantasme érotique.

Pourtant, pour prix de l'investissement financier et fantasmagique, le visiteur attend comme une obligation de résultat. Comme le montre Lodge, l'opérateur *Travelwise* (« Voyage malin¹⁶ ») échange ces colliers de bienvenue « d'une valeur de quinze dollars US » contre un coupon prévu dans la pochette : au Paradis hawaïen, tout se monnaie, du collier de fleurs à l'arrivée au cocktail chichement prodigué au départ. Cet échange dûment prévu et strictement limité n'est pas sans évoquer une sorte de relation tarifée dans les îles de Nouvelle-Cythère, ainsi baptisée par Bougainville. Le sentiment de disposer de faveurs monnayées rend le touriste attentif à exiger ce qui lui est dû dans le marché. Il aura les prestations pour lesquelles il a payé, mais strictement rien de plus, et pour le prix, souvent un succédané : c'est là que l'illusion de traiter le touriste en invité atteint les bords de la mesquinerie.

Mythe et tradition

Le touriste s'imagine donc éviter d'être traité en touriste : il est couronné de fleurs à son arrivée, salué par le concert local des *ukulele*, des *toere* et des « basses-poubelle »¹⁷. En 1968, Gary observait déjà l'idée d'une offre plus sophistiquée, alliant robinsonnade et culture.

La concurrence de Hawaï devenait de plus en plus puissante et, depuis quelque temps, faisait peser sur Tahiti une menace nouvelle : il était en effet question de créer là-bas un *Disneyworld*

¹⁴ D. Lodge, *Nouvelles du Paradis*, p. 213-214. « *Nouvelles du Paradis* » est le titre de la première revue gratuite trouvée par le héros Bernard, brochure d'annonces aussi prometteuses qu'hétéroclite : « Le contenu était quelque peu décevant ; il n'y avait que des publicités » (p. 115). Ironiquement, le roman s'achève sur l'image des « excellentes nouvelles » reçues du « Paradis ».

¹⁵ Romain Gary, *La Tête coupable*, p. 45-46.

¹⁶ Non traduit.

¹⁷ Clin d'œil de Luc Besson dans *Le 5^e élément* : un plan d'une trentaine de secondes présente l'accueil des héros par un orchestre et des colliers de fleurs polynésiennes à *Flossetown Paradise*.

polynésien avec tout le passé de l'Océanie, « ses *tikis*, ses temples, ses rites mystérieux » fidèlement reconstitués¹⁸.

Dans *Paradise News* (1991), les personnages de Lodge s'apprêtent en effet à aller visiter le « Centre culturel polynésien » :

« Vous avez un coupon d'entrée dans votre Travelpack. Artisanat et arts polynésiens, promenades en canoë, danses folkloriques. C'est une sorte de Disneyland, je crois. Enfin, pas tout à fait comme Disneyland » rectifia-t-elle, se rendant soudain compte, vaguement, que cette description ne garantissait pas nécessairement l'authenticité ethnique du lieu¹⁹.

Le groupe est invité à une « fête locale, qui a lieu tous les jours, même les jours fériés », tradition étrangement répétitive. Le dépliant précise que les touristes, devenus pour la circonstance des « invités »,

assistent à une cérémonie Imu au cours de laquelle la Cour royale veille à la préparation du cochon que l'on va faire griller sur un lit de braises. Ajoutons à cela un superbe *hukilau* (cérémonie traditionnelle de pêche sur la plage pendant laquelle les invités prêtent main-forte aux pêcheurs pour tirer leur immense filet). Vient ensuite un somptueux *luau* où figurent de splendides danseuses de *hula*, d'intrépides cracheurs de feu, des guitaristes hawaïens et une quantité d'autres choses ! »²⁰

Dans les faits, la horde de touristes amenés par cars entiers doit

s'asseoir à des tables de réfectoire recouvertes de plastique, disposées en rang d'oignons, comme dans une sorte de camp de réfugiés. [...] Une bonne partie des victuailles semblaient avoir été cuites au micro-onde plutôt que sur un lit de braises, et elles n'avaient pas grand-chose d'exotique ; en revanche, on pouvait se servir à volonté²¹. [69]

Les danseuses de *hula* dans les bars ne brillent pas non plus par leur authenticité :

Deux blondes opulentes, vêtues d'un soutien-gorge et d'une jupe en lanières bleues et brillantes apparemment en plastique, se trémoussaient sur un pseudo-rock hawaïen. [...] Hula hula, fit observer Sue²².

Le soulignement humoristique est laissé aux personnages de la diégèse. Pour finir, si les touristes s'imaginent participer réellement à la fête, le résultat est aléatoire :

Il y avait un grand *tamaaraa* ce soir-là pour les touristes, suivi de danses et de chants, et Cohn préférerait ne pas s'attarder au village pour ne pas tomber sur des Scandinaves ou des Allemandes de soixante ans dansant le *tamouré* au clair de lune, ce qui est peut-être un des spectacles les plus pénibles et les plus obscènes que l'œil humain puisse contempler en temps de paix²³.

En fait le contact avec la civilisation polynésienne se résume à peu de choses : « des objets indigènes pour touristes, de petites statuettes en bois, des noix de coco sculptées, des nacres polies, des colliers de coquillages...²⁴ » Les touristes anglaises de *Paradise News* pensent avoir vu des spectacles de danse hawaïenne plus authentiques à Londres. Quant à Meeva, la maîtresse tahitienne de Cohn dans *La Tête coupable*, elle ne connaît si parfaitement les mythes polynésiens que parce qu'en réalité, elle s'appelle Liebchen Kremnitz et les a étudiés en faculté d'ethnologie à Tübingen.

Aujourd'hui, la culture polynésienne a le vent en poupe, après la levée des interdits de type colonial et missionnaire puritain, et l'industrie du tourisme – rebaptisé ethnotourisme – souhaiterait la valoriser auprès des vacanciers. Cependant, à défaut de pouvoir valoriser pleinement cet attrait culturel, Gary montre comment fonctionne un autre mythe porteur :

¹⁸ R. Gary, *La Tête coupable*, p. 46.

¹⁹ D. Lodge, *Nouvelles du Paradis*, p. 175.

²⁰ *Ibid.*, p. 181.

²¹ *Ibid.*, p. 182.

²² *Ibid.*, p. 175. Le bleu est normalement interdit dans les costumes de danse traditionnelle.

²³ R. Gary, *La Tête coupable*, p. 191.

²⁴ G. Simenon, *Touristes de bananes*, p. 155.

« Tahiti vivait dans le culte de Gauguin, curieux mélange de remords et de fierté²⁵. »
« L'impôt Gauguin » est ainsi destiné à concurrencer la tradition polynésienne au cas où celle-ci ne suffirait pas à la tâche. Ce que montrait Gary voici 40 ans n'a fait que prospérer : l'œcuménisme culturel peut tourner à l'hétéroclite²⁶. Bizien avait été jusqu'à imaginer une sorte de passion du Christ de pure fantaisie, qui permettrait aux visiteurs de suivre un chemin de croix symbolique autour de Tahiti, avec des stations de mystification. Et un personnage de Lodge s'avise soudain : « C'est curieux, j'avais oublié que Pearl Harbour était à Hawaïi. Visite très instructive²⁷. » Les organisateurs du tourisme sont dépeints comme s'échinant pour inventer de nouvelles raisons d'attirer et bernier le visiteur crédule. Que deviennent les mythes ancestraux dans ce cas ?

du folklore, des légendes, des rites ancestraux, de la « présence du passé », des dieux, des mythes, – ces mythes qui n'étaient plus qu'un alibi métaphysique offert au cul merdeux des déshérités –²⁸.

Le démontage du mythe exotique est d'autant plus délicat que les voyageurs aujourd'hui savent pertinemment que les pays devenus « destinations » se mettent en scène pour eux : aussi les touristes les plus expérimentés continuent-ils à réclamer de l'authentique. Là encore tout n'est qu'illusion. [70]

Le mécanisme du démontage

À moins d'y être contraint par une raison majeure, le voyageur à destination du Pacifique se fait de son voyage une idée assez fantasmagorique. Le contre-exemple est pourtant administré par Bernard Walsh, le héros de Lodge, qui prend un billet combiné auprès d'un opérateur de vacances pour se rendre au chevet d'une vieille tante mourante : il devra en quelque sorte s'excuser de prendre ce billet touristique pour un voyage aussi peu futile en apparence. Quant au professeur Sheldrake, qui mène effectivement son enquête, il se fait passer pour journaliste²⁹ pour bénéficier de traitements de faveur à l'hôtel. Fletcher partait pour travailler, dans un contexte colonial : il oscille continuellement entre l'attachement aux îles, l'envie de s'y installer comme Stevenson, et l'irritation qu'elles lui causent. Confronté à la réalité, le voyageur doit prendre son parti, tantôt lyrique, tantôt cynique, tantôt déprimé.

En fait, les trois romans proposent une palette assez complète des attitudes possibles face au voyage en Polynésie. D'une part, surtout chez Gary, la fiction présente le côté « local » et l'organisation des supercheries, des « pièges à touristes ». D'autre part, ce sont les voyageurs eux-mêmes que l'on suit de découvertes en déconvenues. Les motivations de leur séjour sont le voyage de noces – ou la deuxième lune de miel ; les tentatives de filles seules pour trouver mari ; des affaires de famille ; la recherche de nouveaux marchés commerciaux ; les simples vacances ; la fugue aux antipodes ; le voyage d'études ... Lodge s'arrange pour plonger tous ses personnages dans la catastrophe et la désillusion dès leur arrivée ; mais il leur accorde finalement quelque satisfaction de leur séjour. Toutefois Hawaïi en soi n'y est pas pour grand-chose : ils ont bien trouvé, soit en eux soit fortuitement, ce qui leur manquait. Le roman s'achève ainsi conventionnellement sur le dénouement de l'aventure de tous les personnages dont la vie s'est trouvée liée le temps d'un séjour de vacances ; il reste que l'argument central est la mise en scène humoristique de la mascarade jouée par les opérateurs de tourisme à Hawaïi.

²⁵ R. Gary, *La Tête coupable*, p. 20.

²⁶ La reconstitution de la « Maison du jour », réalisée en 1994 sur Hiva Oa, côtoie un musée rempli de faux notoires et assumés comme tels, dont la cour est agrémentée de l'avion de Jacques Brel.

²⁷ D. Lodge, *Nouvelles du Paradis*, p. 318.

²⁸ R. Gary, *La Tête coupable*, p. 98-99.

²⁹ Voir à ce sujet Benoît Martin, « Un monde partagé. Les journalistes, l'exotisme et le discours sérieux », *Alinéa*, n° 13, janvier 2003, Grenoble, Trapèzes Éditions, p. 91-106.

En fait le séjour en Polynésie aurait plutôt pour effet de mettre l'individu face à lui-même. Le résultat est d'une gravité variable : chez Gary, le « mannequin de Paris » révèle la situation de la femme « blanche » à Tahiti :

Prenez une fille sortie des salons de beauté parisiens ou américains et transportez-la au paradis terrestre : elle perd immédiatement ses couleurs, s'éteint, s'efface, disparaît, devient du blanc, du délavé et du décoloré. La splendeur exotique des peaux et des formes, des visages et des cheveux des Tahitiennes et le paysage tout entier, éclatant de couleur, la réduisent par contraste à l'état de sous-produit industriel mal en point³⁰.

Les personnages deviennent ainsi des caricatures de ce qu'ils représentent. Mais Simenon met Donadiou en face de sa vacuité, ce qui le pousse au suicide : *Touriste de bananes* est un long constat d'échec. Le voyage ou l'acclimatation sont une illusion.

Simenon dès 1935 avait souligné l'importance des images³¹ – et leur rôle d'entremetteurs douteux – pour ne pas employer l'image de « Proxénètes de la Sensation du Divers³² » de Segalen :

Chaque bateau continuera d'amener une troupe cinématographique d'Hollywood, avec un scénario confectionné à New York, un artiste lapon pour jouer le rôle de Marquisien et une Mexicaine pour le rôle de Tahitienne.

Au nom de l'art, on cachera les maisons confortables, les autos, les autobus, les indigènes à bicyclette et on ira tourner l'inévitable scène de la Cascade, après avoir parlementé avec les Tahitiennes pour obtenir qu'elles mettent leurs seins nus...³³

L'un des personnages de Lodge a décidé de filmer intégralement son voyage. À la fin du séjour, il projette aux autres membres du groupe un film brut – d'autant plus drôle – qu'il « intitule provisoirement : *les Everthorpe au paradis* ». La mise en abyme construite par le film souligne doublement l'artifice de ces vacances. Déroulé à vitesse rapide pour ne pas indisposer ses spectateurs, il devient franchement [71] comique. Les souvenirs du séjour au paradis se résument à quelques images maladroites et sans suite.

De la même manière, *Nouvelles du paradis* et *La Tête coupable* s'amuse à insérer des références et des pseudo-citations d'articles scientifiques dans le corps des romans, proposant ainsi une autre mise en abyme parodique. Sheldrake en particulier se présente comme le spécialiste du tourisme, anthropologue et enseignant à l'université du sud-est de Londres. Son discours, dans le roman, assume celui de la théorie qui sous-tend le propos anecdotique. Il se cite lui-même : « Vous avez peut-être vu un de mes livres, *Voyage et tourisme*, Presses universitaires du Surrey³⁴. » Il développe ses vues auprès de Bernard, ce qui motive son exposé, lui donne une vraisemblance et une raison d'être romanesque.

La thèse que je défends dans mon livre est que le tourisme est un substitut de rites religieux. Les voyages touristiques comme pèlerinages séculiers. Autant de grâces accumulées que de sanctuaires culturels visités. Les souvenirs remplaçant les reliques. Les guides de voyages se substituant aux livres de piété. Vous voyez l'idée générale³⁵.

Ses brouillons de notes, un peu plus tard, prouvent l'évolution de sa réflexion :

On peut distinguer deux grands types de vacances, selon que celles-ci mettent l'accent sur le contact avec la culture ou avec la nature : les vacances comme pèlerinage et les vacances comme paradis. Les premières se caractérisent essentiellement par des visites en car de villes, de musées, de châteaux célèbres, etc. (Sheldrake, 1984) ; les secondes consistent surtout en des vacances balnéaires pendant lesquelles le sujet s'efforce de retourner à l'état de nature ou d'innocence...³⁶

³⁰ *Ibid.*, p. 219-220.

³¹ Voir par exemple Marc Augé, *L'Impossible Voyage. Le tourisme et ses images*, Paris, Rivages, « Rivages Poche », 1997.

³² Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme*, [1908/1955], Paris, Robert Laffont, « Bouquins », p. 755.

³³ G. Simenon, « Tahiti ou les gangsters... », p. 545.

³⁴ D. Lodge, *Nouvelles du Paradis*, p. 102.

³⁵ *Ibid.*, p. 103.

³⁶ *Ibid.*, p. 313.

La première chercherait à caser le maximum de visites en un court laps de temps ; les secondes viseraient la « routine répétitive intemporelle, typique des sociétés primitives (Lévi-strauss, 1967, p. 49³⁷ » Point final de cet enchaînement de citations : l'essai de Jean-Didier Urbain, *Sur la plage* (1994), qui, reprenant mot pour mot ce passage des carnets de Sheldrake, cite à travers Lodge un spécialiste du tourisme, un collègue, en somme, en appuyant sa thèse : exemple curieux de métalepse, le personnage de roman – même s'il est « à clef » et parodie un universitaire réel – prend vie dans le concert de la théorisation du processus touristique.

La Polynésie est donc un bon laboratoire du tourisme insulaire, tel qu'il apparaît, souvent pour s'en gausser, sous la plume de Gary ou de Lodge. Il s'y démontre, peut-être plus clairement qu'ailleurs, la fragilité des constructions illusoire du tourisme, mais aussi son efficacité. Il ne montre pas ce que devraient faire, ou non, les opérateurs de tourisme : le roman montre, amuse, respecte, dénonce, la situation existante avec la même aisance.

Malgré tout, au-delà des facéties ou des émotions du roman, des déconstructions et des théories, il reste un doute positif à l'endroit des attraits de la Polynésie, soulevé par Simenon :

En somme, à voyager, on se casse le nez ; on effeuille ses illusions. On pourrait peut-être dire sans trop exagérer qu'on voyage pour faire le compte des pays où l'on n'aura plus envie de mettre les pieds. Mais Tahiti ? Car enfin il y a Tahiti...³⁸

Indications bibliographiques

Corpus

GARY Romain, *La Tête coupable*, Paris, Gallimard, 1968 [éd. définitive, 1980], « Folio », 2000

LODGE David, *Paradise News*, 1991 ; tr. fr. *Nouvelles du paradis*, par Maurice et Yvonne Couturier, Paris, Rivages, 1992, « Rivages Poche », 1994

SIMENON Georges, « Tahiti ou les gangsters dans l'archipel des amours », [1935], *Mes apprentissages, Reportages, 1931-1946*, Paris, Omnibus, 2001, p. 518-546

SIMENON Georges, *Touristes de bananes*, [1938], Paris, Gallimard, « Folio », 1997

Essais et autres voyages

DEBUREAUX Matthias, *De l'art d'ennuyer en racontant ses voyages. Le manuel du parfait explorateur*, Paris, Cavatines, 2005

FLETCHER Robert James, *Isles of Illusion*, 1923 ; tr. fr. *Lettres des mers du Sud*, par Nicole Tisserand, Paris, Minerve, 1989

GERBAULT Alain, *Un paradis se meurt*, [1949], Paris, Hoëbeke, 1994.

SEGALEN Victor, *Essai sur l'exotisme*, [1908/1955], Paris, Robert Laffont, « Bouquins », p. 745-781

Études

AUGÉ Marc, *L'impossible Voyage. Le tourisme et ses images*, Paris, Rivages, « Rivages Poche », 1997

MARTIN Benoît, « Un monde partagé. Les journalistes, l'exotisme et le discours sérieux », *Alinéa*, n° 13, sp. *Voyager (2). Les Relations d'enquête dans une recherche contractuelle*, janvier 2003, Grenoble, Trapèzes Éditions, p. 91-106

URBAIN Jean-Didier, *Sur la plage. Mœurs et coutumes balnéaires (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Payot, « Petite Bibliothèque Payot », 1994

³⁷ *Ibid.*, p. 314.

³⁸ G. Simenon, « Tahiti ou les gangsters... », p. 520.